

Roger-Pol Droit

Rencontre avec Bruno Latour

« PERSONNE NE SAIT CE QU'IL FAUT PENSER »

Alors que la COP 25 se tient à Madrid, le philosophe Bruno Latour, un des penseurs les plus écoutés dans le monde, explique où nous en sommes

A Paris, pas loin des quais de la Seine, entre la place Saint-Michel et le boulevard Saint-Germain, dans un dédale de placettes et de petites rues, des gens fument aux terrasses des cafés. En plein air, les terrasses sont chauffées par des radiateurs électriques ou des appareils à gaz, dès qu'il fait frais. Chaque fois que le professeur Bruno Latour, 72 ans, sort de chez lui, cette aberration écologique le laisse d'abord rêveur, puis l'indigne. Intellectuel volontiers rieur, il s'emploie à questionner obstinément les moindres aspects de ce qui se passe d'inédit, et donc de déconcertant, dans la mutation planétaire en cours actuellement.

Ce comportement habituel aux terrasses des cafés (vouloir être à la fois dehors et au chaud, en pleine ville, quand l'air se rafraîchit, pour fumer à son aise) lui semble bien étrange, sous son apparence banale. Car chacun sait combien la capitale est polluée, la planète en danger, le tabac nocif. Pourtant, les gens font comme s'ils ne le savaient pas. Comme si ce n'était pas vraiment important. Comme si seuls les autres, ailleurs, étaient concernés.

Ce n'est qu'un détail minuscule, bien entendu. Le dérèglement climatique ne trouve pas ses causes - ni ses remèdes, s'ils existent... - à la terrasse des cafés parisiens. Mais le penseur auquel nous rendons visite - chercheur atypique, difficile à classer, reconnu à présent dans le monde entier, encore relativement méconnu en France - s'intéresse depuis toujours aux détails. Il a su montrer qu'en les scrutant, en les reliant les uns aux autres, il devient possible de comprendre énormément de choses sur les plus grands domaines, qu'il s'agisse des religions ou des sciences, du droit ou de la politique, de nos sociétés ou de notre histoire. Dans l'infime réside l'essentiel. A condition de savoir observer. Voilà sans doute le fil directeur de sa trajectoire.

Un parcours inhabituel

Cette expérience du détail menant au réel, Bruno Latour l'a suivie, au fil d'un demi-siècle de recherches, dans des institutions et des terrains d'observation fort différents. Il n'a pas suivi un chemin français classique, de Normale Sup au Collège de France, ou de Polytechnique à l'Académie. Agrégé de philosophie, il a travaillé d'abord en Côte d'Ivoire, puis aux États-Unis et, à son retour en France, au Conservatoire National des Arts et Métiers, enfin à Sciences Po.

Surtout, ses nombreuses enquêtes semblent au premier abord si disparates qu'elles déconcertent. Quel rapport, en effet, entre les détails pratiques du travail des chercheurs en neuroendocrinologie du John Salk Institute (qu'il étudia dans le livre qui le fit connaître, *Laboratory Life*, avec Steve Woodgar, 1979), l'analyse d'un projet abandonné de métro automatisé (*Aramis ou l'amour des techniques*, 1992), le parcours des dossiers au Conseil d'Etat (*La fabrique du droit*, 2002), une approche philosophique et critique des Modernes (*Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, 2012), et la réflexion multiforme concernant le dérèglement climatique (*Face à Gaïa*, 2015) ?

Pareille diversité peut laisser perplexe. D'autant que plusieurs styles s'y juxtaposent. Bruno Latour écrit le plus souvent de manière familière et accessible, et parfois en termes très savants, réservés à quelques-uns. Sans compter qu'il semble soucieux d'avancer dans la réflexion, mais pas toujours d'expliquer son chemin. Qu'il soit attentif aux questions plutôt qu'à sa carrière ou à son image explique peut-être qu'il n'ait pas été rapidement repéré, en France, comme le grand penseur qu'il est. En revanche, la fécondité de sa méthode, la cohérence de l'ensemble de son œuvre ont été perçues presque partout ailleurs. Il est ainsi devenu, depuis le début du XXI^e siècle, un des auteurs de sciences humaines les plus cités au monde, et lauréat en 2013 du prix Holberg, l'une des plus prestigieuses distinctions dans le domaine des sciences humaines.

La conscience d'une mutation fondamentale

Avec *Où atterrir ?*, publié en 2017, ses analyses ont trouvé de nouveaux lecteurs, bien au-delà du cercle des habitués. Car dans ce bref essai destiné à tous ceux qui cherchent « *comment s'orienter en politique* » à l'époque du « *nouveau régime climatique* » Bruno Latour a formulé d'emblée un diagnostic original. Il existe, dit-il, une relation profonde entre trois

phénomènes majeurs de notre époque : une dérégulation économique globale, les explosions sociales liées à l'accroissement des inégalités et le déni de la mutation en cours du climat sur toute la planète. Ces trois traits, loin d'être simplement juxtaposés, constituent à ses yeux les symptômes d'une seule et même situation, qui est sans précédent.

Au moment où se tient la COP 25, la conjonction qu'il décrit semble bien se vérifier. Cette rencontre internationale devait avoir lieu au Chili, les émeutes populaires l'ont conduite à Madrid. Les Etats-Unis, partie prenante des accords de Paris, se sont libérés de leurs engagements sur décision de Donald Trump. En dépit des attentes de certains, ce choix n'est pas remis en cause. Quel regard porter sur le chemin allant de la COP 21 à la COP 25 ?

« Les scénarios bio-géo-chimiques les plus pessimistes, ceux que les scientifiques n'osaient presque pas mettre en avant, se sont vérifiés. Le scénario politique du déplacement des Etats-Unis dans un espace off-shore s'est confirmé, alors qu'on pouvait encore penser, il y a peu de temps, que Trump finirait par se rallier. La situation que j'ai commencé à décrire il y a deux ans, a donc été malheureusement validée, dans ses aspects les plus négatifs. Sur le versant positif, quelque chose a toutefois complètement changé, parce que le sentiment que cette crise définit l'époque s'est généralisé. Au moment de l'accord de Paris, on pensait encore que le problème résidait dans une affaire de diplomatie. Ce n'était pas une tragédie de civilisation. A présent, on a saisi combien la crise est plus profonde et violente. La conscience qu'il s'agit là d'une mutation fondamentale s'est accrue de manière incroyable, que ce soit chez les étudiants, dans les médias, et même chez les intellectuels et les artistes. »

Les collapsologues sont un symptôme

Toutefois, cette prise de conscience suscite également des dérives et des excès. Les annonces de fin du monde, de cataclysmes et de catastrophes se multiplient. Certains « collapsologues » prédisent l'effondrement prochain de notre civilisation. Quelques-uns prophétisent carrément la disparition de milliards d'êtres humains, quand ce n'est pas la mort de l'humanité. Envers ces discours, l'attitude de Bruno Latour est nuancée : il n'en approuve pas les conclusions, mais partage l'inquiétude qui les suscite.

« Les collapsologues, dit-il, sont très différents les uns des autres, et je ne leur jetterai pas la pierre, parce qu'ils constituent, dans leur ensemble, un des nombreux symptômes de la crise. Ils sont l'indice d'une paralysie de la politique, et des formes de folie qu'elle engendre. Le problème, c'est que nous

devenons tous un peu fous, parce qu'en fait il n'y a pas de solution actuellement discernable à la situation que nous vivons. Les uns s'imaginent qu'on va trouver aisément des solutions, d'autres disent voient qu'il n'y en a pas et se disent « profitons à fond, vivons un dernier moment de plaisir », d'autres encore se désespèrent, comme beaucoup des jeunes, certains se réinstallent dans des territoires pour essayer d'exister de façon moins coûteuse en énergie... Ce sont autant de symptômes de l'absence de solution connue.

Nous explorons tous, avec nos maladies ou nos folies diverses, une situation sans précédent dans l'histoire de l'humanité, qui n'a pas de solution commune mais qui nous oblige à remettre en cause la plupart de nos attitudes, notre rapport au temps, notre rapport au sol, à la science, à l'économie. En un sens, c'est passionnant. A la fois affolant et passionnant... »

Une révolution du détail

Affolant et passionnant, on pourrait le dire aussi des diagnostics de Bruno Latour sur le moment présent. Car il souligne combien, désormais, tout est à repenser, secteur par secteur, métier par métier, discipline par discipline. Détail par détail. « Il faut pouvoir sélectionner, dans chaque compétence scientifique, chaque habilité technique, ce qu'on garde et ce qu'on ne garde pas, mais sans considérer que « tout ce qui existait avant ... » est nécessairement dépassé. C'est donc, en fait, une révolution du détail, et c'est ça qui est paradoxal. C'est pour cela qu'à mes yeux la collapsologie est insuffisante : elle imagine encore un changement global, une révolution, parce qu'en politique, surtout en France, on n'a pas d'autre imaginaire que la révolution. A gauche comme à droite, les politiques continuent encore à être dans une version globalisée. Au contraire, le grand paradoxe de la situation actuelle c'est que « la dimension planétaire » des problèmes qui nous tombent dessus, n'a rien à voir avec « le global ». C'est tout à fait autre chose, une multiplicité de choix, de remises en cause... des milliers de détails, où les choix doivent être guidés par une attention au temps qui ne soit plus celle des Modernes. »

*Bruno Latour n'a cessé d'explorer, depuis une bonne vingtaine d'années, ce que modernité veut dire. Son effort d'élucidation s'est poursuivi dans plusieurs livres importants (depuis *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, en 1991, jusqu'à la somme publiée en 2012, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*). Caractéristique centrale de la modernité : considérer que le*

passé est dépassé. Le temps d'avant est jugé caduc. Hier est dévalorisé, périmé, ringardisé, au profit de la nouveauté, censée être innovante, supérieure, seule porteuse d'avenir.

Se moderniser revient donc toujours à jeter à la poubelle le temps d'avant. S'il existe évidemment, selon les époques et les pays, des kyrielles de modernisations diverses, toutes ont en commun ce rejet. Or c'est là, aujourd'hui, que le bât blesse... *« En effet, explique Bruno Latour, proclamer que le passé est derrière nous, disqualifié, voilà qui n'est pas bon pour la terre. Parce qu'elle n'est pas derrière nous ! Ni disqualifiable ! Si le passé est dépassé, alors il n'y a plus moyen de conserver ce que j'appelle les conditions d'engendrement de notre monde. L'opposition, qui me paraît cruciale, entre « production » et « engendrement » est fondée sur la relation au temps. »*

Prosperité oui, progrès non

Voilà un tournant qui mérite qu'on s'y arrête. En effet, contrairement à quantité de discours écologistes qui condamnent le progrès pour mieux proner décroissance et frugalité, Bruno Latour, en opposant production et engendrement, dissocie la « prospérité » - qu'il faut continuer à vouloir atteindre parce qu'elle est vitale - du « progrès », qu'il faut abandonner parce qu'il se révèle mortifère. *« Il s'agit bien de prospérer, dit-il, mais autrement que selon la version moderniste qui définissait le progrès. De nouveau, c'est passionnant, parce que cela veut dire que les scientifiques, les ingénieurs, les gens qui travaillent sur les bâtiments, et sur ce qu'on appelait autrefois « système de production » sont en train de s'agiter dans tous les sens pour trouver comment faire.*

Prosperer mais pas progresser, cela paraît bizarre, parce que les termes nous manquent pour dire ce qu'est le fait de « continuer » dans la situation qui est la nôtre. C'est pour cette raison que la collapsologie a tellement de succès. Il est vrai qu'on ne peut pas continuer comme avant, et tout le monde utilise ces métaphores : « on va dans le mur », « nous sommes au bord de l'abîme » etc. C'est un symptôme, mais ça ne définit pas la situation dans laquelle nous serons. Pour avancer, il faudrait d'abord faire aveu d'ignorance, reconnaître que nous ne savons pas comment faire. Or les politiques disent volontiers, en privé, qu'ils ne savent pas quoi faire, qu'ils ne comprennent rien à ce qui se passe, mais ils ne le proclament pas en public... »

Convaincu que la politique est aujourd'hui en panne, atteinte d'extinction de voix, devenue inaudible ou muette, Bruno Latour juge qu'il serait possible de trouver une issue si l'on commençait par donner

vraiment la parole aux gens, sur le modèle des Cahiers de doléances. Le mérite de Louis XVI, selon lui, fut de prendre acte de son ignorance, et de décider que les Français devaient exprimer ce qu'ils éprouvaient quotidiennement. Animant lui-même, à Sciences Po et ailleurs, des ateliers d'écriture de doléances, le penseur y voit un chemin à emprunter pour réengendrer une parole politique.

« Dans ce que les gens disent, il n'y d'abord il n'y a aucun rapport avec ce qu'on appelle l'écologie politique, mais des choses bien plus personnelles, plus graves et donc plus incertaines. Les gens ne savent pas où ils sont. Comment auraient-ils une parole politique compréhensible ? Les Modernes sont faits pour « décoller », comme on disait, pour se développer. Atterrir exige de nous tous une recompréhension complète du système, de A à Z, à partir de ce que chacun éprouve. Expliquer aux gens qu'il faut s'intéresser politiquement au climat, ce n'est pas si simple... »

Le sort de la nature ne va pas empêcher les gens de fumer dehors, il faut que chaque geste les concerne existentiellement. Il faut donc que des affects soient cultivés pour engendrer une vraie parole politique. Et son mode d'existence est très particulier. Car on ne fait pas de politique si on se contente de demander aux gens de donner leur avis et d'exprimer leurs valeurs, comme ce fut le cas, par exemple, tout au long du « grand débat ». Il faut d'abord et avant tout demander à chacun de décrire la situation où il se trouve, de dire les choses auxquelles il tient, qui le font vivre, qu'il veut protéger. On ne peut pas se dispenser de ce travail, parce que dans la situation actuelle, personne ne sait ce qu'il faut penser, les Trente Glorieuses ne reviendront jamais et toutes les choses sont nouvelles. »

Interactions entre humains et non-humains

Ce n'est pas par hasard que Bruno Latour en est venu à ces constats. Ce n'est pas fortuitement qu'il est écouté aux quatre coins du monde sur les enjeux planétaires des mutations en cours. Toute son œuvre, depuis une quarantaine d'années, est marquée par son parti pris de l'enquête empirique, sa manière singulière de s'attacher à des détails, de les relier à d'autres, et finalement de mettre en lumière entre eux des interactions inaperçues. Le point nodal sur lequel il convient d'insister, c'est le rôle très particulier que tiennent, dans son œuvre, les interdépendances, les interactions et les réseaux.

Il ne suffit pas de dire que ses nombreux livres, très divers, ont en commun de rendre visibles des connexions cachées en bousculant les

frontières habituelles des disciplines. Il est plus important encore de saisir à quel point ses enquêtes ont fait entrer dans le paysage des acteurs inaperçus, non-humains mais agissants. Car ce qui l'intéresse, c'est toujours d'entrevoir des interactions plus vastes que celles juxtaposant des sujets-humains actifs et des choses-objets passives. Ceci exige quelques explications.

Dans un laboratoire de recherche, les premiers travaux de Bruno Latour ont montré qu'on ne rencontre pas, comme le croit une vue naïve, des « scientifiques » face à des « faits » à explorer. L'observateur se trouve plutôt face à un réseau complexe, où sont à prendre en compte les appareils et les réunions administratives, les textes à publier et les carrières à construire, les subventions à justifier et les procédures de sécurité. De même, au Conseil d'Etat, « la fabrique des lois » ne se contente pas de faire interagir hauts fonctionnaires et dilemmes juridiques. Pour saisir le fonctionnement réel de l'institution, il convient de suivre le parcours des dossiers, le classement des pièces, les processus concrets.

C'est ce changement préalable de perspective qui a permis à Bruno Latour d'avoir un regard lucide et différent sur la mutation climatique. A la place de la coupure moderne entre homme et nature, il propose d'envisager les interactions multiples entre vivants humains et vivants non-humains. Il fait ainsi comprendre que nous avons tort de concevoir la nature du dehors, comme si nous n'étions nulle part. Or il est impossible de voir la terre de Sirius, parce que nous y sommes. Perplexes, assurément. Désarmés, parfois. Mais c'est de là qu'il faut repartir.